

Béatrice Commengé

# Ne jamais arriver

*Le voyage d'Ovide*

Verdier

Oh ! ne jamais arriver, ne jamais  
débarquer, ne plus mettre les  
pieds sur un rivage, ne jamais  
accoster à un rivage où la vie  
souffre, geint, pue – n'être qu'un  
oiseau dans les airs...

BLAISE CENDRARS

L'Amour doré agita ses ailes  
brillantes et me dit : « Mène  
à bonne fin le nouvel ouvrage  
que tu veux écrire. »

OVIDE  
*Les Remèdes à l'amour*

Mon départ aurait dû avoir lieu un jour de mars de l'année 2020. L'itinéraire était précis : suivre au plus près, par voie terrestre ou maritime, le chemin emprunté par Ovide pour gagner son lieu d'exil : Tomis (aujourd'hui Constanța – prononcé « Constantza »), au bord de la mer Noire. Quatre pays à traverser : Italie, Grèce, Bulgarie, Roumanie. L'automne de son arrachement, l'auteur des *Amours* et des *Métamorphoses* venait de passer la cinquantaine. Sept cent soixante et une années s'étaient écoulées depuis la fondation de Rome et Auguste s'était déclaré empereur trente-cinq ans plus tôt. Les historiens en avaient déduit qu'il s'agissait de l'an 8 après Jésus-Christ, mais les Romains en parlaient plutôt comme de l'année du consulat de Marcus Furius Camillus, qui succédait à Quintus Caecilius Metellus Creticus Silanus. Personne n'imaginait qu'un adolescent nommé Jésus, vivant à Nazareth, dans cette province de Galilée administrée par le fils du grand Hérode, allait bouleverser tous les calendriers de l'histoire.

Ainsi, deux mille et quelque douze années après Ovide, je comptais m'étourdir de lumière, de ciel, de mer, de mouettes à l'arrière des navires, de routes, de visages inconnus et de villages insoupçonnés ; déjà mon corps se préparait aux longues attentes dans les ports, à la fatigue des marches sur les chemins, à la douceur rose des aurores, au fouet du meltem sur mon visage... J'avais quitté mon siècle : le meltem avait pris le nom de borée et je fermais les yeux pour mieux prendre conscience de l'espace, sentir la mesure et la démesure de cet éloignement de Rome. Sur le pont des navires, je m'immergeais déjà dans la douce légèreté du jeune poète qui se qualifiait lui-même de « baladin de l'érotisme », je partageais déjà son déchirement et sa sidération en ce jour funeste de novembre où le navire qui devait l'emporter à l'autre bout de l'Empire s'était éloigné du port de Brindisi... Or voilà que, venu de Chine, un virus invisible, subtil, et parfois mortel, avait peu à peu fermé les frontières, les cafés, les restaurants, les cinémas, les musées, bouleversant l'ordre du temps, et j'en étais soudain réduite à m'étourdir de dates, de noms et d'itinéraires rêvés sur des cartes routières : l'avenir s'évanouissait sous mes yeux, le sol se dérobaît sous mes pas et mon regard préférait s'arrimer, pour l'heure, à l'éternel présent d'un poète né au siècle de Virgile et d'Horace, amoureux de l'amour, aimé des dieux et de son empereur, avant que celui-ci, saisi par le démon de la morale, ne le punisse de trop aimer la vie et ne l'exile aux confins de l'Empire, sur les bords d'une mer inconnue et hostile, faisant basculer son destin. J'avais souhaité vivre au plus près de ce basculement en épousant avec lenteur le chemin parcouru, en méditant sur la confis-

cation brutale d'une liberté joyeuse, j'avais désiré ressentir dans mon corps la réalité de cet éloignement, en éprouver la déchirure, et mesurer toute la tristesse de la fin de la légèreté et de la perte d'un ciel qu'on aime.

J'avais rêvé d'ailleurs : il me restait l'autrefois. Le mien, et celui d'Ovide.

Avant de me lancer dans ce récit, je me dois cependant de révéler l'origine du projet et parler d'une image sans laquelle rien de tout ce qui va suivre n'aurait été écrit. L'image avait surgi sur l'écran de mon ordinateur un jour où je cherchais à vérifier une date concernant la vie d'Ovide qui, à l'époque (je pense que nous étions en 2013), était sans doute plus près de mes inclinations que je ne l'imaginais.

J'ai longtemps hésité avant de la décrire. Cette image, en effet, n'avait – à première vue – rien d'exceptionnel : elle représentait une île de petite taille, posée sur l'eau, un peu au large d'un rivage, une photo comme il en existe des milliers dans les boutiques des stations balnéaires. Les îles font rêver. Les rêves se vendent bien. Celle-ci était presque entièrement couverte de végétation : des arbres au feuillage épais, d'une hauteur respectable, sous lesquels se devinaient deux ou trois maisons. Nous étions aussi loin des Maldives que des Cyclades ou du Dodécanèse. S'en dégageait plutôt la douceur d'un jardin, sa quiétude. L'île *parfaite*. L'adjectif m'était venu à l'esprit, spontanément, peut-être à cause de ses rives lisses, recouvertes de verdure jusque dans l'eau, dessinant un ovale régulier. Le cadrage était sans doute aussi pour quelque chose dans

cette impression de perfection : le photographe avait pris soin, semble-t-il, de *poser* son île à égale distance entre ciel et mer. Une symétrie brisée – heureux hasard – par la présence opportune d'un nuage blanc, sur la droite, un de ces *nuages de beau temps*, cotonneux, qui ne faisait qu'accentuer cette impression de « presque paradis ». La photo avait manifestement été prise de la mer (mais était-ce une mer ? l'eau était si calme qu'on aurait pu s'imaginer sur un lac), car on pouvait apercevoir au loin la ligne droite de la côte. Si je me risquais aujourd'hui à mesurer mon île (je dis déjà *mon* île) à l'échelle des maisons, j'en déduirais que son diamètre ne dépasse guère deux kilomètres.

Quelle relation ce havre flottant pouvait-il bien avoir avec Ovide ? La légende imprimée sous l'image m'avait fait bondir de surprise : « Au nord de l'antique Tomis, l'île portant le nom d'Ovide conserve des vestiges datés de la période romaine et parfois interprétés comme une *villa rustica* où l'on suppose que vécut et mourut le poète. » Par deux fois j'avais relu le texte en agrandissant l'image. Mes souvenirs des *Tristes* et des *Pontiques* étaient fort lointains, mais encore assez précis pour que demeurât en moi la vision d'un pays hostile, barbare, au climat rude, à la langue incompréhensible, et tellement loin de Rome, à l'extrême de l'Empire, là-bas, aux confins de l'Orient, au bord d'une mer glacée.

Y avait-il erreur ?

Devant l'image, j'étais restée longtemps rêveuse. J'avais senti lentement monter en moi le désir d'en avoir le cœur net, le désir de savoir ce qu'était devenu ce pays des Gètes et des Sarmates, le désir de parcourir, au plus près du

sol, cette distance qui séparait Rome, « la ville perdue », de l'ultime possession de l'Empire d'Auguste, aux « sept bouches de l'Hister ». Un désir flou, d'abord, un projet lointain mais qui, au fil des semaines, se révélait de plus en plus tenace. Sur mon bureau s'empilaient les livres du poète et j'en étais venue jusqu'à acheter une carte de l'Europe que j'avais épinglée au mur afin de souligner au *Stabilo* ma route future.

À l'heure où le projet avait vraiment pris corps, nous venions de basculer dans une nouvelle année : 2020. Ce double vingt, ce chiffre rond, m'avait semblé plutôt favorable pour entreprendre l'aventure. Dehors, le printemps bourgeonnait dans la joie, jusqu'au jour où s'était incrusté sur l'écran de nos télévisions un seul mot d'ordre : « Restez chez vous. » Sous mes yeux s'évanouissaient tous mes rêves de route : demeureraient seulement deux assignés à résidence séparés par deux mille ans d'histoire et presque autant de kilomètres. L'un ne songeait qu'à son foyer perdu, l'autre à son île inaccessible. Pour Ovide, Tomis n'était que le « lieu du châtement », le « gîte » où il purgeait sa peine, et il implorait les dieux (et, accessoirement, Auguste...) pour que ce pays « terrible » ne devienne jamais sa « maison », son « sanctuaire » – son *chez lui*.

Quant à mon *chez moi*, depuis cette injonction à n'en plus sortir, il avait brutalement cessé d'être un refuge privilégié. Il n'était plus ce havre dont je me plaisais à rêver lorsque je me retrouvais à l'autre bout du monde. Je me rendais compte que *chez moi* était avant tout l'abri secret où j'aimais *revenir*. Ithaque est l'île du retour. À

mesure que les jours passaient, et sans en comprendre pleinement le mécanisme, j'avais l'impression que cette privation de déplacement favorisait l'abolissement du temps et de l'espace : l'« *insula Ovidiu* » (puisque c'est ainsi que les Roumains d'aujourd'hui appellent *mon île*) se rapprochait étrangement du petit coin de campagne où je purgeais ma peine, tandis que le premier printemps d'Ovide à Tomis (qui, après des recherches approfondies, semble être celui de l'an 9) se confondait de plus en plus avec celui qui explosait sous mes yeux, en battant des records de chaleur.

Ainsi, alors que les météorologues, grisés par ces records mais insensibles à la simple magie des constellations au-dessus de leur tête, affinaient leurs calculs, comparaient les chiffres et concluaient à une augmentation de 2,7°C par rapport aux « normales » d'un mois d'avril, Ovide m'annonçait, au douzième chant du livre III des *Tristes*, l'arrivée des Zéphyrus sur la terre des Gètes et l'envoi dans les airs, par le dieu Hermès, du bélier à la Toison d'or, celui qui « rend égale la durée des jours et des nuits ». Ce printemps l'entraînait (et moi avec) vers la légende de Phrixos et de sa sœur Hellé, soulevés dans les airs par le puissant bélier, afin de fuir une mort annoncée par leur père. La malheureuse Hellé, lâchant prise, avait été précipitée dans les flots, en ce détroit où la mer Égée rejoint le Pont-Euxin, cette large mer *eu-xeina*, devenue *a-xeina*, cette mer *accueillante* devenue *hostile*, cette mer Scythique devenue mer Noire, cette mer « gelée » devant les yeux d'Ovide, qui resterait pour lui à tout jamais *axeina*. Au fil des jours, et puisque le temps ne comptait plus, je préférais me perdre dans le



détroit des Dardanelles (baptisé Hellespont en mémoire de la douce Hellé) plutôt que dans un savant calcul de degrés Celsius.

Tout devenait présent.

Il semble qu'à Tomis, sous le consulat de Caius Silanus, en cette trente-septième année de l'Empire d'Auguste (je voudrais m'efforcer d'oublier Jésus : Ovide ne saura jamais que ceux qui naîtront deux mille ans après lui ne pourront s'empêcher de penser que le poète relégué avait partagé un morceau de temps avec l'adolescent de Nazareth, et qu'il avait sauté, sans le savoir, à l'âge de quarante-trois ans, dans le premier millénaire d'une nouvelle ère...), il semble donc que, cette année-là, l'arrivée dans le ciel de la constellation du Bélier n'ait pas suffi à faire fondre tout à fait la glace sur le « lac gelé ».

Un *lac*, écrit-il. Se pourrait-il donc que *mon* île se situât bel et bien sur un *lac*? Puisque l'on m'obligeait à rester *chez moi*, puisque le rêve de découvrir *mon* île après une longue traversée de quatre pays aux frontières désormais fermées m'était interdit, il m'avait suffi d'un clic pour satisfaire ma curiosité : *insula Ovidiu* était, en effet, située au milieu du lac Siutghiol, séparé de la haute mer par une langue de terre sablonneuse transformée en l'une de ces stations balnéaires hérissées d'hôtels monotones avec « vue sur la mer » et d'aires de jeux aux toboggans multicolores. L'été, tandis que les plages se couvraient de parasols et de cris d'enfants, l'île vendait son calme et sa verdure aux touristes épris de silence : vingt minutes suffisaient pour poser le pied sur une légende.